

LES LIVRES / POUCHES

MICHAËL BOY
RÉCITS D'ESCLAVES.
S'EMANCIPER, ÉCRIRE ET
PUBLIER DANS L'AMÉRIQUE
DU XIX^e SIÈCLE
Petite Bibliothèque Payot
416 pp., 10,50 €.



«Assurément, la question de la matérialité des récits d'esclaves peut paraître secondaire au regard de leur contenu : n'y a-t-il pas même quelque chose de saugrenu à parler de reliure, de pagination et de format pour des textes où il est question de violence, d'injustice et de racisme ?»

Bouge de Londres Gallimard publie le deuxième texte issu des manuscrits retrouvés de Céline

Par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

Il était une fois une caisse en bois, remplie de papiers, certains attachés par des pinces à linge, qui dormait dans une cave de Neuilly. Une photo la montre, fermée, sur le livre de Jean-Pierre Thibaudat, mais la quatrième de couverture la présente vide, comme si un magicien venait de faire un tour de passe-passe. Son contenu a simplement été sorti et déposé sur le sol autour. Cet été, l'auteur, ex-journaliste à Libération, a rapporté sur son blog de Mediapart cette scène où on lui présentait la caisse. Elle est reprise page 15 dans ce petit livre *Louis-Ferdinand Céline, le trésor retrouvé* qui a aussi divulgué en août comment cette liasse de manuscrits et de courriers lui avait été confiée il y a des décennies par la famille du résistant Yvon Morandad, disparu en 1972. L'accord entre Claire Morandad et lui qui en devenait le dépositaire tenait en trois principes : «Personne ne doit gagner d'argent sur cette affaire, le secret doit être gardé afin que nul ne puisse remonter à Yvon Morandad, il ne faut pas remettre la caisse à la veuve de l'écrivain, Lucette Destouches, de son vivant, par crainte qu'elle ne fasse disparaître certains documents ou empêche des travaux de recherche à partir des manuscrits et documents contenus dans la caisse». Le deuxième principe a été tombé, cet été donc, avec la révélation du nom de Morandad, de celui qui avait conservé ces papiers depuis 1944 après avoir occupé l'appartement de Céline en fuite. Deuxième Partie du tome 1 de août 2021 annonçant la résurgence des écrits perdus et pour certains inconnus (*Libération* du 10 août 2021), ce feuillet fabuleux continue d'aligner les épisodes.

Car on n'a pas fini d'entendre parler des manuscrits retrouvés de Céline avec la publication morceau par morceau de ce trésor, dévolu désormais aux ayants droit, l'avocat François Gibault et Véronique Robert-Chovin. Guerre, qui suscite des controverses de spécialistes sur sa genèse et sa forme (*Libération* du 28 juillet 2022), a été publiée le 5 mai dernier et a dépassé les 150 000 exemplaires vendus. Voici venu *Londres*, mentionné par Cé-

line en 1934 pour un projet de tritryptique «Enfance-Guerre-Londres», dans des lettres à Eugène Dabit et à son éditeur Robert Denoël. Selon Régis Tettamanzi, qui a édité *Londres* pour Gallimard, le manuscrit est «le plus volumineux de l'ensemble d'inédits» réapparus à l'été 2021. Dans la caisse, il se présentait en trois parties, comme le raconte Thibaudat, qui a décrypté les inédits année après année. ««Nuit après nuit», «Sur une chemise rose de services municipaux d'hygiène sociale de la ville de Cligny (dispensaire où Céline assura une vacation quotidienne de médecine générale de janvier 1929 à décembre 1937), ce mot écrit au crayon noir: Londres. Et sur trois autres chemises, on peut lire Londres I, Londres II, Londres III. Dans chaque chemise, des chapitres manuscrits.»

Quand l'écrivain l'a-t-il rédigé ? Pour Régis Tettamanzi, ce serait après *Voyage au bout de la nuit* (Denoël, 1932), aux alentours de 1934. Céline aurait donc eu dix ans pour décider de le publier, les manuscrits ayant disparu en 1944. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? L'hypothèse de Régis Tettamanzi : «Mort à crédit, le roman de l'enfance, «l'a finalement laissé les autres manuscrits tels qu'ils étaient, certainement dans leur premier état de rédaction». En 1944, l'écrivain a écrit le premier volume de *Guignolo's Band*, qui décrit aussi les pégrinations londonniennes de Ferdinand démolibé, en 1915-1916.

Maquereaux français. A la fin de *Guerre*, Ferdinand annonçait partir pour l'Angleterre pour rejoindre Régis, la femme de Cascade, qui a trahi ce dernier et causé sa mort, et dont il est plus ou moins devenu le souteneur. La prostituée a suivi son «protecteur» Purcell, jeune anglais forturé qu'il installe dans une maison à Maïda Vale, Ferdinand habite, lui, dans une petite pension dans Leicester Street, un hôtel de passe, devenu le GG de maquereaux français en exil avec leurs filles qui tapinent dans le coin. On croise une douzaine de personnages truculents : Cantaloup en titre, un souteneur de Montpellier, Ur-



Feuillets de Céline faisant partie des manuscrits retrouvés. Ici chez François Gibault. PHOTO BOBY

sule sa régulière qui dresse les nouvelles en leur tapant dessus, Bijou un filic déguisé en proxénète et méprisé, Mabel la bonne irlandaise qui remonte de la cave de quoi nourrir la maisonnée, le joueur invétéré Rodriguez Ostende, «qui avait plusieurs noms et pas de nationalité bien définies... D'autres individus au fort tempérament se rajoutent à la bande, Stephan Borokrom, un vieux réfugié russe cultivé qui harangue sur Trafalgar square ou Lawrence Gift, un baronnet désarçonné et capitaine à la retraite qui accueillera tout ce beau monde dans son château décrépi et glacial à leur refroidir même les envies d'orgie.

Londres, embrumée et interlope, ses beaux quartiers et ses passages mal famés, ses docks où Ferdinand et Bijou reviennent estropiés et Bijou revient battu à mort du bistrot que de la mère Croquet, a un très beau rôle. Ce lit de canailles es-

sentiellement nourri par le tapin se retrouve au fil du roman de plus en plus aux abois, cerné par les «bourres anglais». On ne sent plus la guerre sauf parce qu'il faut éviter d'y retourner à tout prix, seule comptent la survie au quotidien, les encaques, les raids alcoolisés et les rires. Ferdinand et Bijou pantelants au sortir de chez Croquet trouvent refuge avec Borokrom chez un «gentil» médecin juif polonais Anasthase Yugenbitz qui deviendra un nouveau pion (chargé de l'avortement des filles, mais qui s'en révélera incapable) de cet équipage en déroute et a briotes débridées.

Scènes de sexe. Les femmes n'ont jamais le beau rôle, outil de revenus et de plaisir immédiat, pun-ting-ball premier. «C'est jurer les femmes, c'est pas fidèle du tout. Ça demande qu'à changer d'âme, ça aime que ça... Ces femmes aux châtiments bonas qu'à baisser en les violentant, car les scènes de sexe ne manquent pas dans le paysage. Dans cette fameuse période émergent de rares sialités de tendresses de Ferdinand, pour Peter, un bébé de six mois agouissant révélateur de sa vocation de médecin, et pour Misou, un chat galeux qui devient la mascotte de cette famille de bric et de broc. On sort de *Londres* essoré, impressionné par la langue bourrée d'argot (providentiel) lexique à la fin), la densité de la logorrhée, la puissance encore indisciplinée du feu, avec des brûlures et du doute. ♦

LOUIS-FERDINAND CÉLINE
LONDRES Edition établie et présentée par Régis Tettamanzi. Gallimard, 557 pp., 24 € (ebook 15,99 €).
JEAN-PIERRE THIBAUDAT
LOUIS-FERDINAND CÉLINE, LE TRÉSOTR RELEVÉ
Ailla, 112 pp., 9 €.